

NAF

BI-MENSUEL
ROYALISTE

DU 29 SEPT.
AU 12 OCT. 1976

6e ANNÉE

DIRECTEUR
POLITIQUE
B. RENOUVIN

mao tsé-toung
pages 6 et 7

NOUVELLE ACTION FRANÇAISE

N° 232 3,50 F

épargne :

le hold-up tranquille



repères

Fallait-il mettre en première page le célèbre petit chapeau d'Antoine Pinay? Nous avons préféré l'illustrer par une Caisse d'Epargne véritable coupe-gorge du XX^e siècle, même si le maire de Saint-Chamond a été ressorti de la naphthaline pour pour bénir le plan anti-inflation de M. Barre. C'est de mauvais augure (notre *Mauvaise Humeur*) pour un plan qui ne semble pas devoir s'attaquer à l'essentiel (l'éditorial de Bertrand Renouvin).

Malgré la résurrection d'Antoine Pinay, nous ne pouvions ignorer la mort d'un Mao plus enraciné dans le passé qu'on ne le croit, comme le montre Yann Kerlanne dans notre *Centrale*, tandis que Gérard Leclerc, par-delà les aléas de la lutte pour le pouvoir, s'interroge sur les relations possibles entre l'Orient et l'Occident (Rubriques *Idées*). Nous sommes loin du communisme des brochures de propagande, même si certains tentent de lui donner une nouvelle image (notre critique du dernier livre de Jean Ellenstein).

Les mésaventures des révolutionnaires de la première moitié du XX^e siècle ne discréditent pas l'idée même de révolution. L'enfer urbain conduit à affirmer sa nécessité (l'article de *Paul Maisonblanche* sur La Part Dieu) même si certaines expériences d'urbanisme sont apparemment plus accueillantes aux hommes (l'article de Michel Saint-Ramé en rubrique *Lire*). Mais le Ras-le-bol demeure, inspirant certains films (notre rubrique *Images*) ou perpétuant les mouvements contestataires (l'article de Bénédicte Héliez en *Chemins du Monde*).

Contre le pouvoir actuel, contre l'argent, contre la société industrielle, la Révolution française est à refaire. Encore faut-il savoir ce que fut la première. Le roman à prétentions historiques de Claude Manceron ne peut nous l'apprendre (notre critique en rubrique *Histoire*). Du moins servira-t-il de point de départ à une enquête que vous pourrez suivre dans nos prochains numéros.



Edité par S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs,
Paris (1^{er})
Abonnement trois mois : 25 F
Abonnement six mois : 45 F
Abonnement un an : 80 F
Abonnement de soutien : 150 F
C.C.P. N.A.F. Paris 193.14 Z
Directeur de la publication :
Yvan AUMONT

Les illustrations et photos illustrant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel et sont la propriété de la N.A.F.

Imprimé en France

naf 232 - page 2

la presse au crible

Au moment où cette chronique est rédigée, la France vit dans l'attente du plan Barre contre l'inflation. Les rumeurs qui circulent ne témoignent pas en faveur de l'originalité du « meilleur économiste français », la visite de M. Pinay incitant à penser qu'une fois de plus on va se moquer du monde. Mais, au-delà des échos glanés dans les couloirs, quelques journalistes ont su poser de véritables questions. Ainsi, F.H. de Virieu, dans « LE NOUVEL OBSERVATEUR », se demande qui conçoit le plan d'austérité. Ce qui n'est pas sans conséquence sur son contenu :

« La lutte contre les inégalités et la suppression des privilèges devrait, en bonne logique, toucher aussi l'administration. Mais austérité bien ordonnée commence rarement par soi-même. Imagine-t-on que des hauts fonctionnaires puissent porter atteinte aux prérogatives de leurs « corps » d'origine ? Ou qu'ils puissent demander un blocage des rémunérations des dirigeants des entreprises publiques et des banques nationalisées ? Le président du Crédit lyonnais perçoit un traitement de 78 000 francs par mois. Sur quatorze mois. Est-ce trop ? C'est là une question que l'on préférerait ne pas poser quand on est jeune inspecteur des Finances et que l'on possède le « profil » qui peut vous conduire un jour à occuper le poste après quelques années passées dans les cabinets ministériels... »

technocratie

Or, selon de Virieu, les hauts fonctionnaires tendent à prendre une place de plus en plus importante dans la vie publique :

« Depuis la mort de Georges Pompidou, la France glisse dangereusement vers la technocratie absolue. La politique passe mal dans le haut appareil de l'Etat. Et ceux qui veulent la faire passer sont rejetés. Il est d'ailleurs intéressant d'analyser l'« élimination » de Chirac sous cet angle des rapports entre la classe politique et la technocratie. Contrairement aux apparences, l'ancien — et futur — député de la Corrèze n'appartenait pas à la technocratie. Malgré sa formation. Il s'était fait « énarque » par nécessité

mais restait fondamentalement « politique ».

F.H. de Virieu aurait pu ajouter que la nature même de la caste au pouvoir favorise l'emprise technocratique sur l'Etat. La désinvolture, l'incompétence, l'irrésolution du chef de l'Etat, l'amateurisme de nombreux ministres, rendent indispensables ces grands commis qui ont l'avantage d'être au courant des affaires et qui savent comment faire fonctionner la machine étatique. Mais qu'on n'attende pas de ces techniciens les réformes qu'il appartient au pouvoir politique de concevoir.

justice fiscale

Mais le pouvoir giscardien n'a jamais organisé que le spectacle du changement, malgré le caractère urgent de certains bouleversements :

Ainsi, estime Michel Jobert, dans « LE POINT » :

« Il est temps de dénoncer et de supprimer l'impôt sur le revenu, prétendument moderne, qui a servi, au nom d'une équité théorique sans cesse rabâchée, à amplifier, en fait, l'inégalité entre les Français. L'impôt sur le revenu est désormais anachronique. Il suffit de constater ses effets en Grande-Bretagne et en Suède.

Il est temps de dénoncer, alors que triomphe la société de consommation, la théorie vieillotte qui affirme l'injustice des taxes à la consommation. Il faut taxer les consommations — souvent superflues, excessives ou aberrantes — selon leur utilité.

Il est temps d'imposer en bout de course le capital, dans l'intérêt de l'économie et de l'indispensable équité.

Soyez-en sûrs ! Le budget ne sera pas plus difficile à faire. La justice sociale y trouvera son compte. »

Pourquoi ne pas y réfléchir en effet ? « Mais vous verrez », dit, dans son article, l'ancien ministre des Affaires Etrangères, qu'on prendra une pincée d'impôt sur le capital pour servir d'alibi. Vous verrez qu'on usera d'une autre pincée de lutte contre la fraude, alors que celle-ci est presque équivalente à tout le produit de l'impôt sur le revenu, ou plutôt sur

le travail. Vous verrez qu'on s'en tiendra aux apparences.

Mais Michel Jobert semble encore trop optimiste puisque, selon F.H. de Virieu, M. Giscard d'Estaing a décidé de suivre de près l'action de son Premier Ministre :

« Cette reprise en main a déjà fait sentir ses effets, Raymond Barre aurait bien voulu instituer un impôt annuel sur la fortune, même léger. Il a expliqué au président de la République qu'une telle initiative serait considérée comme un test sérieux de sa volonté de réformer vraiment la fiscalité française particulièrement archaïque. Et que, de surcroît, elle présenterait l'avantage de retirer un argument électoral de poids à la gauche. Mais le projet n'aura pas de suite. Le Premier ministre s'est rendu aux raisons du président. Les réflexes individualistes ont été trop exacerbés en France par le débat sur les plus-values pour que la question de la propriété privée soit ramenée actuellement sur le tapis.

Fût-ce pour régler le cas de quelques dizaines de milliers de privilégiés... »

Les choses resteront donc en l'état, impitoyables aux pauvres et particulièrement favorables aux riches. Quand s'apercevra-t-on que Giscard n'a jamais été autre chose que le cynique profiteur d'une société de profit ?

générosité

Un souffle de générosité, cependant, dans la presse de cette semaine. Il nous vient de LUTTE OUVRIERE qui publie la lettre d'un lecteur réclamant la justice pour les Français musulmans. A quoi l'hebdomadaire trotskyste répond : « Il est clair que les révolutionnaires doivent se montrer solidaires de la lutte des anciens harkis pour échapper aux ghettos dans lesquels la bourgeoisie française les a parqués. Car il n'est que de voir dans quelles conditions vivent la grande majorité d'entre eux, pour se rendre compte qu'ils appartiennent — qu'ils en aient pris conscience ou pas — au camp des exploités et des opprimés.

Lutte Ouvrière a plus de courage et de cœur que les dignes représentants de la gauche établie. Je crois qu'il était bon de le souligner.

Jacques BLANGY.

la part-dieu ou la folie-pradel

• Louis Pradel ? Un bon gestionnaire de l'abjection de la société industrielle.

Dans le milieu de la décennie soixante, un poncif défrayait les colonnes de la presse centriste et d'extrême droite. Celui du « grand maire », modéré, antigaulliste, bon gestionnaire, qui donnait de la vitalité à sa ville et préparait une alternative à l'Etat-U.D.R. Et « Minute », et « L'Aurore », et l'« Express » de porter alors aux nues Jacques Médecin, à Nice, ou André Morice, à Nantes. Mais le phénix des « grands maires » était, bien sûr, Louis Pradel, maire de Lyon. Pensez donc, un homme qui avait battu, et même abattu, dès le premier tour, en 1965, la liste U.D.R. Herzog. Et puis, moderne avec ça ! Dynamique ! Artisan du développement de l'ancienne métropole des Gaules !

Ouais ! Ce genre de gestionnaire n'est guère de notre paroisse. Un bref séjour à Lyon a suffi à me convaincre que l'homme-miracle du Rhône était en train de massacrer sa ville.

lyon-bagnoles

Certes, tout n'est pas à critiquer dans ses réalisations. La transformation de la rue de la République en voie piétonnière est une réussite. L'ennui c'est qu'elle est largement compensée par la multiplication futuriste d'auto-berges le long du Rhône et de la Saône. L'argument classique déjà utilisée pour la voie express rive gauche à Paris est qu'il fallait bien décongestionner la circulation à Lyon. A voir le temps pris par le moindre déplacement en taxi pendant les deux jours que j'y ai passé, le résultat n'a pas l'air heureux. On a même l'impression que les auto-berges ont provoqué un véritable appel d'air, ou plutôt de voitures, et aggravé l'engorgement. Mais, après tout, mon impression est-elle peut-être superficielle et peut-on mettre ces bouchons sur le compte de la pluie qui tombait à profusion lors de mon séjour.

histoire de tours

Ce qui ne fait en revanche aucun doute, c'est la hideur de la Part-Dieu, le nouveau centre de Lyon. Là, M. le Maire a fait dans le grandiose, comme à la Défense. Les tours de bureaux rectangulaires avec leurs baies vitrées rappellent que le nouveau Lyon est voué à la déification des grands appareils d'organisation de la consommation dirigée. Il n'y manque même pas la tour Montparnasse locale que le grand humaniste qui siège actuellement à l'Elysée a, il est vrai, limité à 100 m de hauteur « seulement ». Soyons justes, M. Pradel n'est pas le seul responsable de cette tour. La S.N.C.F. y est, elle aussi, pour quelque chose. Et pour cause ! Le terrain lui appartient. Le terrain avoisinant aussi, d'ailleurs, puisqu'il va abriter la nouvelle gare de

Lyon. Une nouvelle gare sans doute parceque Perrache est devenue insuffisante ? Vous n'y êtes pas. Elle a pour seul but de permettre l'arrivée du turbo-train Paris-Lyon. Lequel turbo-train est conçu uniquement pour tenter de torpiller la liaison Air-Inter Paris-Lyon, aboutissant au nouvel aéroport de Satolas. Quel plaisir, n'est-ce pas, lorsqu'on dirige une compagnie nationalisée, de pouvoir enquiquiner la compagnie voisine ! Seulement ce genre de fantaisie coûte cher. Alors on fait la tour, histoire d'amortir la gare. Tant pis pour l'esthétique et tant pis pour la circulation routière dans le quartier. Tant pis aussi pour ceux qui vivent à longueur de journée de bureau dans ce monstrueux et inhumain ensemble.

fête du fric et inversion du sacré

Du moins les tours réservées au bureaux ont-elles un certain cachet destiné à affirmer le pres-

tige de la bureaucratie. Les immeubles de logements, eux, sont moches à souhait avec leurs façades grisâtres et tristes.

Mais le plus dingue, c'est le Centre Commercial. Il occupe au moins un carré de cinq cent mètres de côté et comporte cinq étages, pardon cinq niveaux. La moitié des niveaux est consacré aux Galeries Lafayette. Dans l'autre moitié, des boutiques variées, des restaurants et des bars, propriétés de Borel, évidemment. Un patio central rectangulaire est égayé par une cascade qui coule... dans une housse de plastique transparent. Ainsi, une profusion de sensations diverses et de couleurs sollicitent de toutes parts l'acheteur. Sans oublier la musique qui s'entend à tous les niveaux des Galeries Lafayette. Sans oublier non plus les jeux microphoniques du gentil animateur promettant un cartable gratuit en ces temps de rentrée scolaire à celui qui dira le premier le nom des habitants de Périgueux. Bref, tout est fait pour l'abêtissement et l'asservissement du visiteur à la consommation. Et comme les locataires des boutiques ont dû payer à M. Jean-Louis Solal, le promoteur du Centre Commercial très cher leur droit de cité, les prix de vente deviennent astronomiques... et le quart Vichy, consommé au troisième niveau, coûte la bagatelle de 3,70 F. Il semble d'ailleurs que les promoteurs du centre n'ont pas su jusqu'où ils pouvaient aller trop loin. Bien que Jean-Louis Solal ait fait modifier le tracé urbain pour que le Centre Commercial soit mieux irrigué (merci, M. Pradel !), les Lyonnais le boudent relativement, et les Galeries Lafayette sont loin de réaliser le chiffre d'affaires espéré et nécessaire pour leur prospérité.

Un des niveaux du Centre Commercial se trouve en sous-sol. Pratique pour y installer des « toilettes » ! Jamais de la vie, c'est... l'Oratoire qui s'y trouve. Oui, vous avez bien lu ! A la Part-Dieu on enterre les églises et l'on dresse vers le ciel les symboles de la puissance des technosciences privées ou d'Etat, ainsi que les blasons du veau d'or.

M. Pradel est décidément le parfait gestionnaire de la société de consommation dirigée. Le Lyon moderne dont il est si fier est un parfait concentré de toute l'abjection de cette société.

Paul MAISONBLANCHE.



dix ans après berkeley

New-York, été 76. Les fêtes du Bicentenaire déversent sur les Etats-Unis leur spectacle omniprésent, tonitruant, comme si ce « big show » voulait à tout prix redorer, aux yeux des Américains et du monde, les étoiles ternies de leur bannière, à coup de fanfares, de parades et de badges.

« Je suis Américain et j'en suis fier », proclame l'homme de la rue — ou, pour lui, les media, à travers les innombrables chaînes de T.V. — Image rassurante de l'Amérique d'aujourd'hui. Image vraie ? Peut-être : une partie de l'Amérique ne font pas descendre dans les rues de Manhattan, où est-elle ? qui est-elle ?

Ils avaient vingt ans quand a éclaté, à l'Université de Berkeley, le « mouvement », cette tentative de révolution avortée, qui a précédé et contribué, parmi d'autres courants, à l'explosion de mai 68. Ils étaient marxistes-léninistes, trotskystes, maoïstes, guevaristes ou « weathermen ». Comme en France, leur révolte, durement réprimée, est restée sans lendemain. Leurs thèmes de combat — lutte

pour les droits civiques des noirs, lutte contre l'intervention américaine au Vietnam — ne sont plus qu'un vieux souvenir. Certains ont été emprisonnés, d'autres chassés des universités, nombreux sont ceux qui, pour échapper à la guerre du Vietnam, ont déserté et vivent, en attendant le décret d'amnistie, dans certaines capitales d'Europe ou au Canada. Dans les quartiers pauvres de Manhattan, une partie d'entre eux vit des lendemains qui ne chantent pas.

Marx, Lénine, Guévara, Mao : avec la dispersion des militants aux quatre coins des Etats-Unis, s'est produit l'éclatement du « mouvement » et, avec lui, la discipline idéologique s'est diluée de par la force du quotidien. Si leurs discours est empreint d'un marxisme diffus, leurs luttes actuelles ont pour objet des causes concrètes, et principalement la défense des minorités ethniques — Indiens,



Stop the Military Escalation U.S. Off the Reservation!

Portoricains, Acadiens — écrasés par le système américain.

Ecartés des media traditionnels, les marginaux expriment leur engagement par le biais de l'art dans les réseaux « underground » : films, photos, affiches, et aussi la « free-press » dont les supports pullulent dans tous les Etats-Unis, liens d'une énorme population marginale, réalisés avec de petits moyens, mais dont l'audience est parfois très importante.

A New-York, comme à Boston et à San-Francisco, se sont constituées, ces dernières années, une multitude de « coopératives » de livres politiques, de vêtements, de production de films, où fonctionne un système d'échange et d'entraide. A Cambridge, non loin de l'université d'Havard, des vête-

ments sont collectés et mis dans des caisses, sur le trottoir, à l'intention des indigents.

Généreux : c'est bien le trait le plus frappant de ces « révolutionnaires » américains dont l'altruisme et la faculté d'accueil pourraient bien servir de leçon à nombre de gauchistes de l'hexagone. Généreux, mais angoissés parce que l'espoir se raréfie et qu'ils n'ont pas de projet politique précis.

Au pied des tours de Manhattan, dans la lente décomposition de New-York et la « jungle américaine » dont ils pressentaient le développement « les petits-enfants de Marx et de Coca-Cola », s'ils sont dans une phase souterraine, n'ont sans doute pas dit leur dernier mot.

Bénédicte HELIEZ.

choses vues

« Voulez-vous gagner beaucoup d'argent ? » « Pourquoi pas ? » me suis-je dit en lisant cette petite annonce dans Le Figaro. Une heure plus tard, je faisais connaissance avec un cadre jeune et dynamique qui m'expliquait ce que j'aurais à faire.

Un autre jeune cadre impeccable, tout cravaté-parfumé, était assis à côté de moi, un peu en retrait (pour mieux m'observer ?)

— « Il s'agit de vendre de l'argent : notre boîte est la dixième au niveau européen, elle possède un immense capital mobilier et immobilier, elle est en liaison avec les banques Z et Y, etc., etc. » J'étais impressionné...

« ...Vous serez Conseiller financier... » Quelle promotion pour un jeune bachelier comme moi ! « Notre équipe est dynamique et sympa. Vous fréquenteriez un milieu très élevé et vous leur proposerez les produits les plus sophistiqués

actuellement sur le marché... »

En fait, il s'agissait non pas de « vendre de l'argent », mais d'en emprunter en proposant des placements indexés. Comme je faisais remarquer qu'emprunter de l'argent était moins facile et que les placements indexés n'étaient pas le summum de la sophistication, mon dynamique interlocuteur me confia que je lui plaisais (!) et qu'il allait m'en dire plus :

— « Nous pouvons proposer à des chefs d'entreprises de blanchir leur caisse noire. Ils nous donnent leur argent secret que nous faisons entrer dans notre so-

ciété d'assurances : ces entrées ne sont pas contrôlables. Cinq ans plus tard, nous rendons cet argent et, comme les contrôles fiscaux ne remontent pas au-delà de cinq ans, cet argent est blanchi. »

Intéressant, non ? De quoi mettre en colère n'importe quel assuré dont les primes augmentent à cause « des frais ».

D'autre part, je sais maintenant comment la pègre réinvestit le produit de ses activités dans l'industrie : par l'intermédiaire d'organismes dont certains sont liés à des entreprises nationalisées ! Comment ne pas regarder les ca-

dres cravatés des organismes de crédit et des sociétés d'assurance avec un œil soupçonneux ?

La manière dont on était payé était aussi très curieuse : le poste « formation permanente » devait, sans doute, être mis à contribution mais certainement pas le poste « salaire ». Et, un système de « points-salaire » et de « bourses » me convainquit que, non contents de gagner des intérêts sur les escroqueries des autres, mes futurs employeurs n'hésitaient pas à escroquer le personnel qu'ils trempaient dans leurs sales affaires.

Vu, entendu, juré !

M.S.A.

beaucoup, beaucoup d'argent



par
gérard
leclerc

un monde unifié ?...

En cette période où la mort de Mao nous oblige à penser à ce Tiers-Monde qui, demain, nous fera ravalier notre superbe, je me suis soudain rappelé un texte du « Dictionnaire politique et critique » de Maurras. Cela fait longtemps que je connais ce bout d'article où le journaliste s'interrogeait sur l'avenir de la colonisation, à l'occasion d'un débat entre un député, René Boisneuf, tenant de l'« assimilation » et le ministre Albert Sarraut, partisan de « l'association ». Sans nier qu'il y eut, ici et là, grâce à une série de conditions favorables, des cas d'assimilation réussie, Maurras doutait qu'elle puisse s'étendre à tous les peuples : « Est-il sage de vouloir substituer de fond en comble notre civilisation à des Etats sociaux aussi avancés ou, si l'on veut, aussi déterminés que ceux de l'Extrême-Orient ou de l'Afrique du Nord ? Il y a des points du monde où de grandes races sont, en quelque sorte, nouées. On peut y introduire certaines institutions et coutumes occidentales ou superposer au fond des sentiments et des idées certaines nouveautés d'utilité indubitable, d'usage immédiat. Mais peut-on tenter autre chose que cette association discrète et féconde ? Je serais bien surpris que M. René Boisneuf nous le démontrât et je n'en serais pas enchanté car, enfin, où passerait la variété de notre pauvre monde et quelle affreuse monotonie submergerait tout ! »

J'avoue qu'il y a quinze ans, cela me troublait. Il me semblait que l'assimilation se faisait toute seule, que le monde s'unifiait en s'occidentalisant, et que, colonisation ou pas, nous participerions à une commune civilisation planétaire. Je m'en réjouissais. Décidément, on n'échappe pas à son temps, et j'étais comme les autres intoxiqué par l'« idéologie dominante ». Et aussi — pourquoi ne pas le dire — par la bonne conscience que j'avais, du fait que c'était ma civilisation qui se substituait à toutes les autres. Mon anti-jacobinisme doctrinal ne pouvait pas grand chose face à ces évidences et au poids de quelques passions du moment.

Aujourd'hui, il faut bien convenir de mon aveuglement. Mais que dire de celui des générations précédentes ? Il se trouve que j'utilise, depuis ma petite enfance, le petit Larousse illustré de 1907. J'ai eu la curiosité de relire sa notice sur la Chine. Ce n'est vraiment pas triste ! Allons à l'essentiel : « Dix-neuf de ses ports ont été ouverts au commerce européen, qui y embarque du thé, du riz, des objets laqués, de la soie, cotonnades, des porcelaines, etc... La Chine est une des contrées des plus anciennement civilisées du globe : mais elle est, aujourd'hui, en décadence, et pénétrée de plus en plus par les influences étrangères ». Ainsi, une des plus anciennes civilisations du monde allait disparaître. Sans plus de façon... Pour le plus grand profit du commerce de l'Occident et de sa culture évidemment. Il fallait être fou pour ne pas pressentir qu'un jour prochain l'immense Empire du milieu, blessé dans son orgueil, se réveillerait violemment et ébranlerait le monde, balayant tout ce que ses conquérants avaient pu lui apporter de meilleur et de pire.

Y a-t-il une autre cause à la fortune de Mao, et aux triomphes du communisme en Extrême-Orient ? On voit mal ce que les puissances occidentales, souvent liées à des clientèles corrompues, auraient réussi à opposer à la puissance de déflagration d'un nationalisme mélangé à la dynamite socialiste.

Une question contribuait largement à émuquer la lucidité des gens d'Occident. Il faut bien reconnaître qu'elle les touchait douloureusement puisqu'elle mettait en cause l'avenir du christianisme en Asie. Celui-ci semblait lié sans retour à la colonisation, donc à la désinisation, acculturation du peuple chinois. Comment le nationalisme réactionnaire aurait-il fait la distinction entre le capitalisme corrompue et la religion de ses agents ? A moins d'être soi-même chrétien, d'avoir compris l'essence du christianisme, il était singulièrement difficile de ne pas combattre d'un même élan tout ce qui paraissait entreprise de l'impérialisme étranger.

On n'écrit pas ces choses-là sans déchirement, lorsque votre enfance a été émue aux larmes du récit de missionnaires rescapés de l'enfer des persécutions les plus odieuses. Est-ce trahir martyrs et persécutés, est-ce accepter le totalitarisme communiste que de reconnaître qu'il y a un problème du christianisme en Chine ? Problème cristallisé mais non résolu au début du XVII^e siècle par la congrégation romaine des rites lorsque celle-ci porta son coup d'arrêt à la grandiose entreprise de Ricci et de ses compagnons jésuites. Depuis lors, il s'agit toujours de savoir si le christianisme est foi avant d'être religion, et si cette foi est inséparable de l'occidentalisme, ou si elle peut trouver au sein d'une autre culture, d'une autre civilisation, une autre possibilité d'incarnation. Evidemment, la réponse ne peut être donnée d'emblée. L'osmose ne se fait pas si facilement. S'est-elle faite sans douleur dans ce bassin méditerranéen où, pourtant, le christianisme était né, où le judaïsme avait déjà rencontré l'hellénisme ? Et puis, il ne faut pas se faire d'illusion : lorsque la foi a fait son œuvre, ce n'est plus du tout la même civilisation. Tout est transformé de fond en comble. La conversion chrétienne est une lame de fond qui ne fait grâce à aucune idole. Mais elle n'implique pas la soumission à une culture étrangère.

Si le Christianisme unifiait un jour le monde, ce ne serait plus par le fait d'une exportation universelle de l'hellénisme et de la latinité avec leurs effets dévastateurs sur les autres génies d'expression, mais par adhé-

sion des cœurs à une foi commune. Pourtant, on peut se demander si l'occidentalisme ne gagne pas en dépit de cela, du côté de l'Occident scientifique et technique.

Le mouvement de désenclavement de la planète, commencé à la Renaissance, ne nous conduit-il pas à la notion d'une civilisation mondiale qui implique la mobilisation générale des énergies pour l'industrie, la mise en œuvre de toutes les puissances de la nature en vue de la croissance économique ? Nous voilà revenus à notre point de départ et à mes certitudes d'il y a quinze ans. Pourtant, la réponse ne va plus de soi. Il y a eu la décolonisation. Ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est le fait chinois, le fait que l'ancien empire du milieu ait refait schisme, qu'il ait refusé le désenclavement pour garder son identité. Son identité jusque dans la recherche scientifique. L'exemple qui saute aux yeux, c'est évidemment la médecine chinoise, élaborant ses propres voies hors de nos chemins. Mais qui nous dit que le champ scientifique chinois n'est pas plus large et qu'il ne nous ménage pas de singulières surprises avec des modes d'expérimentation inédits, des modèles rigoureusement neufs ? Il ne faut pas rêver. Mais les concepts modernes de la science ne sont-ils pas suffisamment éloignés des schémas rigoureux du positivisme pour que nous escomptions des surprises, des révolutions étonnantes ailleurs que chez nous ?

Si le monde s'unifie, et il s'unifie — la rotondité de la Terre est entrée dans nos vies quotidiennes d'un coup d'aile de Concorde et à la vitesse du son de nos mass-média — il faut souhaiter de toutes ses forces qu'il n'aille pas dans le sens de la plus morne uniformisation. Le fait que la Chine échappe à cette tendance doit être reconnu comme positif. Attendons que l'Inde, l'Afrique, joignent leurs propres originalités à un nouveau concert de la différence, tout en travaillant, pour notre part, à épanouir nos propres virtualités. En refusant le Volapuk, le Yankee et leurs sous-produits.

Et puis, gardons-nous d'une illusion — l'illusion teilhardienne — qui porte la paix universelle, la concorde absolue des esprits et des cœurs. Bien en contraire ! Sur cette Terre bien ronde, nous risquons de tourner en rond, de nous ennuyer royalement et tromper notre ennui par ces petites guerres que l'humanité a toujours affectionnées. Faute d'un véritable foyer qui universalise, c'est-à-dire tourne vers l'Un, nous pouvons facilement durcir nos oppositions. Lorsque se développaient les empires coloniaux, les ondes de choc pouvaient se déplacer très loin de leurs épicentres et les conflits se résolvent en des lieux inconnus. Mais, aujourd'hui, qu'il n'y a plus de *terra incognita* sur nos cartes, que partout les indépendances s'affirment, les conflits se redessinent à nos frontières directes. La conquête de l'espace n'a pas reculé sensiblement le champ de l'impérialisme. On attend vainement depuis le premier sputnik une nouvelle frontière, une nouvelle conquête de l'Ouest. Les martiens de nos rêves ne sont pas prêts, malgré les OVNI, à nous servir de fédérateurs extérieurs pour arbitrer nos conflits. Alors, nous restons entre terriens, sur une planète qui continue à donner raison à Nietzsche et à Maurras contre Marx. Le XXI^e siècle comme le XX^e sera encore celui des Nations. Le problème sera d'éviter qu'elles ne soient par trop inamicales et qu'elles sauvegardent leurs personnalités, non pas par la course à la puissance mais en sauvant la couleur du monde.

Gérard LECLERC.



毛泽东

le soleil rouge s'est éteint

Avec Mao disparaît le dernier des monstres de l'après-guerre. Son œuvre à la fois gigantesque et monstrueuse pourrait mourir avec lui faute d'être parvenue à fonder une légitimité politique nouvelle en Chine.

J'avais projeté, avec un peu de candeur, je m'en rends maintenant compte, de donner à la N.A.F., en guise de notice nécrologique, un résumé objectif et serein sur la vie et l'œuvre de Mao Tse-Toung. J'étais loin de m'attendre au concert d'acclamations et au torrent de louanges et d'hommages que susciterait sa disparition. Tout ayant été dit sur le mode superlyrique, mon projet se trouvait vidé de son contenu et aurait passé aussi inaperçu que le solo d'une maigre flûte au milieu de l'éclat de cuivres tonitruants.

Devant les excès verbaux des hagiographes de tout poil, Han Suyin et consorts, des thuriféraires et des flagorneurs, j'ai été tenté de leur crier leur fait et de dégonfler la baudruche : non, il n'était pas un saint ce Mao qu'ils acclament tant ! C'était un être machiavélique et ambitieux uniquement soucieux du pouvoir, un homme déloyal pour qui tout moyen était bon pour arriver à ses fins, qui sacrifia un à un tous ses compagnons d'armes à son ambition, confondue dans son esprit avec la raison d'Etat, qui abandonna sa troisième épouse enceinte et malade pour le charmant minois d'une jeune actrice, au grand scandale des autres héros de la grande marche. Oui, il y a des ombres au tableau... Et puis, j'ai réfléchi qu'ils avaient peut-être raison, ce qui compte, jusqu'à ce jour, ce n'est pas l'être historique et réel,

mais la projection de son image dans la légende par l'admiration de tout un peuple. Dans l'histoire, le mythe du petit caporal a plus d'importance que la description par l'historien de la manière dont Joséphine trompait sans vergogne Napoléon.

Le mythe prend alors tout son sens sorélien d'idée-force qui transforme la réalité.

C'est dans la création de ce mythe que réside tout le génie de Mao. On a voulu faire de Mao un grand philosophe : quelle erreur ! On chercherait en vain dans son œuvre une idée personnelle ou une étincelle de génie. On n'y découvrirait aucune vision sublime ni d'envolée mystique, aucune perspective d'ensemble sur l'homme et son destin. Tout se réduit à des conseils pratiques aussi passionnants qu'un prospectus pour machine à laver. On pourrait, au fond, appeler son système « évidentialiste ». Il ne cherche jamais à prouver ou à démontrer, ni même à discuter : il affirme et ses affirmations de sens communs frappent par leur évidence sinon par leur banalité.

Il est vrai qu'à l'image de Confucius (qu'il dénonça pourtant avec véhémence comme pour exorciser le vieux maître) Mao déteste la spéculation abstraite. Ce dévoreur de livres atteint de la boulimie de lecture n'a, paradoxalement, que haine pour ces intellectuels dont il ressentit le mépris, qui se ju-

gent supérieurs au peuple alors que, coupés de la masse, ils sont voués à la stérilité. Comme pour le vieux sage c'est, avant tout, la morale et le réalisme qui comptent, l'action se préparant par la réflexion, à l'action succédera, de nouveau, la réflexion essentielle pour préparer l'action future. C'est le caractère de morale réaliste, limitée, terre à terre, qui fit la force du confucianisme car la Chine se reconnut en lui, y vit une projection de sa vision du monde. Dès lors, le culte qu'elle lui rendit ne fut qu'une prise de conscience d'elle-même.

...RÉVÉRÉ COMME UN DIEU

De même, dans le fils de paysan obstiné et tenace qui, contre vents et marées, réussit à faire sortir son pays de l'enlèvement, la grande majorité des Chinois reconnut son image et la projection de son idéal. Il a su éveiller les masses, leur faire prendre conscience et les faire réfléchir, et transformer un magma inconscient en une force vivante et irrésistible. C'est ce qui explique l'importance du culte de la personnalité dans la Chine contemporaine. Mao avait, sur ce point, une idée fort claire : il fallait, à un peuple accoutumé pendant des millénaires à vénérer l'Empereur, offrir un père en objet de culte. Comme il le remarquait lui-même un peu cyniquement, Krouchtchev ne voulait pas du culte de la personnalité, on sait où cela l'a mené. Trop lucide pour croire un instant à la durabilité de son culte, et même en acceptant sans sourire les marques et les outrances de langage, il était parfaitement conscient de l'importance qu'il revêtait dans l'œuvre de la nécessaire unification de la Chine. Sans compter que dans un pays où la famille, dans sa forme

féodale, était le plus grand obstacle au progrès et à l'évolution sociale, il était nécessaire de transposer, une fois pour toute, à l'échelle de la nation le culte des ancêtres.

C'est à cette seule condition que pouvait réussir l'œuvre gigantesque entreprise par Mao. Elle supposait, en effet, que la population entière soit derrière lui, relevant les manches et prête aux efforts les plus pénibles.

Ne tombons pas dans les excès de l'imagerie d'Epinal, chère à d'aucuns, qui voudrait que la Chine se soit transformée par un coup de baguette magique d'un épouvantable enfer en un merveilleux paradis. Mais il faut bien reconnaître qu'à la fin de l'Empire et après la révolution de 1911, la Chine, objet des convoitises des Puissances coloniales, se trouvait dans un état de décomposition avancée au point que l'on pouvait la croire incapable de sortir jamais seule du chaos. Aux malheurs et à la misère engendrée par les guerres avec le Japon, aux luttes incessantes entre les « Seigneurs de la Guerre » et aux dépradations de leurs hordes de semi-brigands, s'ajoutaient la rapacité des propriétaires terriens et les calamités naturelles, d'autant plus catastrophiques dans un pays où le désordre régnant ne permettait plus de lutter efficacement contre elles. On comprendra sans peine combien la misère était grande et recevait un tribut annuel de plusieurs centaines de milliers de vies humaines.

Avec beaucoup de bon sens, Mao commença par le commencement et par la création de l'Armée Rouge « fer de lance de la révolution ». Cette armée, si différente des bandes de semi-brigands d'antan, formée et entraînée avec amour, fut à la fois l'élément d'action militaire qui mena le parti à la victoire, mais aussi, et là est l'originalité de la conception de Mao, un instrument politique. En



要把无产阶级文化大革命进行到底 (油画)

侯一民 邓 澍 靳尚谊 詹建俊 罗工柳 袁 浩 杨林桂

effet, intimement mêlée aux masses populaires, elle leur permit de prendre conscience d'elles-mêmes en les catalysant en quelque sorte.

Au demeurant, c'est d'abord par son contact avec le peuple et son expérience de guerrillero paysan que s'est forgée la « doctrine » de Mao. Son unique œuvre littéraire qui ait d'ailleurs soulevé l'admiration de ses compagnons d'armes sont les écrits sur l'art militaire.

Quand on pense à l'avenir de la Chine, il ne faut jamais oublier l'importance de cet élément primordial : il a d'ailleurs joué un rôle décisif en maintes occasions récentes : rappelons-nous la Révolution Culturelle. Cette armée, d'une conception et d'un rôle si originaux, pourra-t-elle devenir un instrument pour servir les ambitions de quelques généraux ? Ce sera certainement plus difficile qu'avec des militaires traditionnels.

NOURRIR TOUS LES CHINOIS

Une fois l'ordre rétabli, le parti communiste chinois s'attaqua à tous les problèmes ; il fit rendre gorge aux tyrannaux de village, et entreprit le gigantesque effort pour donner à un pays, presque ruiné, sinon dans un premier temps la prospérité totale, du moins la sécurité. Sur ce point, la réussite semble complète et le paysan chinois, mangeant désormais à sa faim, n'a plus à s'inquiéter pour l'avenir. On ne dira jamais assez l'importance de ce succès ni l'effort titanesque qu'il représente, compte tenu des dimensions du pays.

En leur faisant prendre part à l'œuvre entreprise, par leur initiative et la libre discussion, en leur apprenant plus tard par l'instruction et le Petit Livre Rouge à penser et à réfléchir, Mao rendit aux paysans chinois, jadis abrutis par

le travail ingrat, leur dignité d'homme. Il leur apprit, suivant ses propres termes, à se tenir debout sur ses deux jambes pour affronter la tâche à accomplir, en ne comptant que sur leurs propres forces.

Si, à l'échelon national, l'œuvre gigantesque accomplie suffirait à assurer à Mao ses titres de gloire, plus sensible et plus évident pour nous, car plus facile à constater, est son succès pour redonner à la Chine sa dignité nationale et lui rendre le rang qu'elle mérite sur le plan international. A l'issue de la seconde guerre mondiale, la Chine, manipulée par les Américains, n'était guère prise au sérieux par les autres puissances. Elle est maintenant partenaire, à part entière, au concert des Nations, et libre de se permettre de parler crûment sans attacher une importance indue aux habitudes diplomatiques. Cette indépendance et ce franc-parler de la Chine effacent, aux yeux des Chinois, les humiliations subies dans la période semi-coloniale et les souvenirs de la guerre de l'opium. Grâce à la politique de Mao, les Chinois sont maintenant fiers de leur pays, et le Tiers-Monde peut y voir, à juste titre, un modèle.

Et cette volonté de tenir en échec la double hégémonie soviéto-américaine a abouti à un rééquilibrage de la vie internationale profondément positif.

LIMITES ET ÉCHEC DU GRAND TIMONIER

Tels ont été les succès de Mao. Il reste à savoir si son œuvre lui survivra. Allons même plus loin : cette œuvre semble liée à son existence et destinée à s'éteindre avec lui. Mao le reconnaissait d'ailleurs lorsqu'il se comparait à l'empereur Tsin dont l'empreinte sur la Chine ne dépassa guère le temps de son règne. Le rythme, parfois forcé imposé à la Chine

et les nécessités de l'action, obligeait à suivre le Grand Timonier sans discussion (1). La disparition marque nécessairement un temps d'arrêt et de réflexion au cours duquel la méditation de l'historien dément le progrès matériel de la Chine : d'aucuns vont jusqu'à dire que Mao s'est inutilement survécu vingt ans. Le mythe de pureté, source de la perpétuelle remise en question qu'est la « révolution permanente » et le refus de laisser s'établir un mandarinat et une classe dirigeante, louable en soi, mais d'une naïveté excessive, — aussi, par exemple, un fils de professeur ou de cadre ne peut accéder à l'instruction supérieure à laquelle seuls peuvent prétendre les fils d'ouvriers — ont certainement retardé l'évolution de la Chine. Il y a plus grave : l'idéologie du groupe en fusion qui sous-tend la révolution culturelle est grosse de reprendre nécessairement le pas sur les slogans des propagandistes.

Or le bilan, que l'on peut tirer de l'action de Mao, comporte un passif considérable. On constate que ces dernières années l'œuvre du grand chef ne semble plus au-dessus des critiques, le grand bond en avant et la révolution culturelle, la lutte contre l'administration et les intellectuels, ont entravé l'our-goulags multiples. Pour combattre le mandarinat, Mao a compté sur la révolution permanente à base de rééducation perpétuelle de tous par des masses entraînées à l'enthousiasme sans fin. Mais un tel système aboutit au lavage de cerveau tel que le décrit Pasqualini dans son ouvrage « Prisonnier de Mao » (2). On objectera que ce lavage de cerveau, en forme de psychodrame, est moins insupportable dans un pays où la notion gréco-latine et chrétienne de « personne » dotée d'une liberté intérieure est inconnue, qu'il ne le serait en France.

C'est possible. N'oublions cependant pas que la révolte même de la Chine contre la colonisation étrangère s'est faite, certes, à

cause de la xénophobie traditionnelle des Chinois, mais aussi parce qu'ils ont retourné contre l'Occident les idéaux de liberté répandus par celui-ci à travers la planète. Il n'est pas sûr que les Chinois aient tout oublié de ces principes et il n'est pas dit qu'une fois disparu le gourou charismatique, ils ne se lassent pas de la pesanteur du carcan mis en place sous Mao. Ce d'autant plus que l'idole aura peut-être des héritiers mais pas de successeurs. Dès lors, la révolution culturelle, passé le temps de la fête frénétique, est vouée à dégénérer en bureaucratie.

LUTTE POUR LE POUVOIR

Enfin, les luttes pour le pouvoir qui commencent à Pékin pourraient bien ramener en Chine l'instabilité chronique et la lutte des seigneurs de la guerre façon 1900, malgré le correctif apporté par la présence de l'Armée Rouge.

Voici que Mao est allé voir Dieu, comme il l'a dit lui-même à Snow dans des réflexions un peu désabusées sur lui-même et son œuvre et, par là, il perd le traditionnel mandat divin dont son succès l'avait investi.

Les nuages s'amoncellent à l'horizon, et pour la masse paysanne, restée certainement superstitieuse, se manifestent les signes avant-coureurs d'un changement de dynastie : mort de Tcheou En-lai et de Tchou Teh, les fidèles compagnons, météores et tremblements de terre. Si les Chinois refusent l'aide des étrangers lors de la catastrophe ou leur présence à leur côté lors de leur deuil, c'est qu'ils craignent leur influence et ne veulent pas qu'ils puissent être témoins de l'angoisse étouffant le peuple chinois désormais orphelin.

Yann KERLANNE.

(1) Il aurait mieux valu traduire l'expression chinoise par Grand godilleux pour rendre l'idée de l'homme à la fois guide et moteur.

(2) Collection Folio - Ed. Gallimard - 2 vol.

"le p.c." en prose

La maison du Parti Communiste est une maison de verre. Mais l'immeuble construit par Niemeyer ne convainc pas forcément de la transparence d'une organisation que beaucoup imaginent comme le lieu de sombres complots, du mystère où évoluent les agents secrets.

Le verre n'abriterait que mieux la trouble officine où se trame la révolution. Sans aller jusque-là, il reste un bon nombre de Français pour considérer que cette véritable contre-société, constituée par le P.C., ne joue pas totalement le jeu, qu'elle a choisi le légalisme par calcul opportuniste. Demain, elle pourrait l'abandonner sans vergogne. Au surplus, malgré quelques gestes spectaculaires ou des déclarations fracassantes, les liens du P.C.F. avec Moscou n'ont pas été rompus. Des gens aussi sérieux que Raymond Aron n'ont-ils pas montré doctement qu'il ne fallait pas se laisser abuser par l'abandon de la « dictature du prolétariat », ce n'était pas la première fois que la feinte était employée.

C'est pour répondre à la suspicion qui plane sur les changements du P.C., que Jean Ellenstein a écrit son petit livre (1). « Une fascinante promenade dans un univers que l'on croyait clos. » lit-on au dos de la couverture. Comme argument publicitaire ce n'est pas mal trouvé. Quant au contenu du livre, c'est tout à fait inadéquat. Rien de fascinant dans ce vaste dépliant publicitaire où l'auteur se contente de décrire sans lyrisme ce qu'est réellement le parti. Le style prosaïque s'applique au contraire à bien montrer qu'il n'y a ni secret, ni contre-société. Le P.C. est bien ce qu'il dit être : avant tout, le parti des travailleurs, composé en majorité par eux et dirigé par eux.

On a l'impression qu'Ellenstein s'applique à « banaliser » les conclusions du XXII^e congrès, la nouvelle attitude adoptée à l'égard de l'U.R.S.S. et du communisme international. Il a l'air de dire : nous sommes ainsi. Inutile d'aller rechercher les vieux souvenirs, les vieilles complicités. Un communiste français refuserait d'habiter un pays où les libertés publiques sont bafouées, où les religions sont combattues, les Juifs persécutés, les opposants politiques mis dans

des camps ou en asile psychiatrique. Et l'on connaît l'évolution des thèses du parti en ce qui touche à la politique militaire, aux libertés, etc...

Un des signes du changement, si du moins il faut accorder à la manière d'Ellenstein, une portée générale, paraît bien être l'irénisme. Iréniques sont les réponses aux multiples objections, voire aux attaques furieuses dont la nouvelle ligne du P.C. est l'objet. Etrangement irénique l'attitude à l'égard des anciens du P.C. qu'il y a peu de temps encore, on aurait copieusement insultés. Ils sont partis. C'est leur droit, et ils ont le droit de dire et d'écrire ce qu'ils pensent de nous...

Ellenstein est-il sincère ? On ne peut sonder les reins et les cœurs, mais il est des points de repères possibles. Le premier historien officiel du P.C., qui ait affronté sans vouloir biaiser « le phénomène stalinien », est payé pour savoir ce que le communisme ne doit plus être à aucun prix. Ce qui fait horreur aux anti-communistes, traumatise tout autant les communistes (grand merci à Soljenitsyne). Il faut donc payer le prix de l'arrachement au totalitarisme. C'est la seule façon de conserver l'idéal de la classe ouvrière. C'est un point capital. Restent les autres interrogations, pour le moment sans réponse. L'historien a mis un peu vite au compte des circonstances historiques et des conditions économiques, ce qui fut le fait d'une idéologie et d'une organisation. Faute d'avoir été au cœur du sujet, l'attitude réservée mais amicale à l'égard des Soviétiques, demeure une sérieuse inconséquence. Enfin, le totalitarisme connaît des degrés. Il peut être feutré, et s'inscrire encore dans les structures bureaucratiques d'un P.C. rénové.

J.B.

(1) Jean Ellenstein. *Le P.C.* - éditions Grasset.

du côté des "rurbains"

La « Rurbanisation » ? Une soupape de sûreté destinée à renforcer la mégapole.

Connaissez-vous les « rurbains » ?

Si vous ne l'êtes pas vous-mêmes, vous savez tout de leur mode de vie dans les « nouveaux villages » : la publicité inonde les journaux de commentaires détaillés et d'images suggestives sur cet art de vivre, sorte de nouvelle idylle entre l'homme et la nature aux portes des villes devenues concentrations noires et inconfortables.

Phénomène essentiel de ces quinze dernières années, cet éparpillement de la ville n'avait pas encore fait l'objet d'une étude propre. C'est chose réalisée avec Gérard Bauer et Jean Michel Roux, fondateurs d'une petite équipe spécialisée dans les études d'aménagement régional — mais qui n'épargne guère les schémas de l'idéologie régnante — lorsqu'ils nous livrent le produit de leurs observations : quelques découvertes regroupées sous une appellation qui est elle-même une trouvaille, « la rurbanisation » (1).

De quoi s'agit-il ?

Nourris de l'œuvre de Lewis Mumford (« le déclin des villes ») et connaisseurs de Jean-François Gravier (« Paris et le désert français »), il leur est facile de voir comment l'asphyxie progressive des métropoles provoque des réactions de rejet, en particulier parmi les couches jeunes et actives de population qui n'hésitent pas à s'éloigner pour échapper aux contraintes devenues insupportables dans leur habitat. Mais, contrairement aux apparences, cette dissémination fait partie intégrante du processus de concentration urbaine par simple élargissement de la ville : le « rurbain » est tourné vers la grande ville par son emploi, son mode de consommation, son univers mental.

Loin de mettre un terme aux grands projets décidés unilatéralement par une technocratie d'Etat, servie par une administration hyper-centralisée, la fuite des « rurbains n'aboutit qu'à intensifier sous une forme différente le déséquilibre entre le « pôle » d'attrac-

tion urbanisée et l'arrière pays dépeuplé. D'ailleurs les limites sont vite atteintes : « réaction très ambiguë et individualiste, la « rurbanisation » ne met rien en cause des mécanismes essentiels du système social et économique, elle n'a pas suscité la moindre institution au-delà du simple comité local de résidents ; elle est récupérée par les mêmes organismes (promoteurs et constructeurs) dont elle mettait en cause l'action ».

Ces « villages » standardisés et souvent monotones révèlent pourtant un malaise profond. Impossible de ne pas mettre en cause les mécanismes financiers et administratifs qui aboutissent à la perpétuation des grands ensembles « bacless » rejetés par l'ensemble des ménages français. La « rurbanisation » d'abord sauvage et spontanée, puis systématiquement organisée, offre un démenti cinglant aux options officielles prises par quelques « décideurs ».

De cette analyse perspicace, nous retiendrons surtout cette brèche enfin pratiquée chez les tenants de l'urbanisme dominant ainsi que la reconnaissance de la nature politique du problème de l'espacement urbain.

Tant que les partis politiques traditionnels imagineront en termes simplement quantitatifs (logements, transports, équipement de toutes sortes), l'urbanisme de demain et s'en remettront à l'avis de quelques techniciens « éclairés » pour l'aménagement de l'espace, jamais ne pourra se résoudre l'immense question de la ville. Et pourtant, les décisions prises aujourd'hui engagent notre vie quotidienne pour des décennies.

Ah, si seulement aménager le territoire impliquait avant tout la prise en compte des désirs et des aspirations des intéressés eux-mêmes...

Michel SAINT RAME.

(1) Gérard Bauer et Jean-Michel Roux - *La Rurbanisation* - Le Seuil, collection « Espacements ».

inepte Manceron!

Autodidacte aigri et fielleux, Manceron ne comprend rien à la France de la fin du XVIII^e siècle qu'il prétend faire revivre.

Il est bien connu que l'historiographie et la monnaie ont un point commun : en période d'inflation, la mauvaise chasse la bonne. C'est ainsi que le regain d'intérêt suscité par l'épanouissement de la nouvelle école historiographique française se traduit au niveau du grand public par un engouement pour les Alain Decaux, André Castelot et autres Jean-François Chiappe.

La dernière étoile de l'histoire-mélodrame-ou-Margot-a-pleuré s'appelle Claude Manceron. Il a entrepris, depuis trois ans, la publication de l'œuvre de sa vie « *Les hommes de la Liberté* », fresque biographique croisée en huit volumes censés retracer la genèse de la Révolution. Les deux premiers tomes couvraient le début du règne de Louis XVI (1774-1782) ; le troisième tome qui vient de paraître, intitulé « Le bon plaisir », est consacré aux « Derniers temps de l'aristocratie » (1782-1785) et va du renvoi de Necker au début de l'Affaire du Collier.

L'œuvre « géante » de Manceron a été accueillie par un torrent de louanges qui va du « *Nouvel Observateur* » aux « *Nouvelles littéraires* » d'ordinaire mieux avisées. Antoine Blondin, sans doute fâcheusement inspiré par le Julien, a même commis un « papier » pour « *France-Soir* » dans lequel il s'exclame : « Plus encore que celle de la Révolution, les hommes de la Liberté constitue la biographie d'une génération... On y est ! Voilà enfin la véritable résurrection du passé prônée par Michelet ».

UN PONSON DU TERRAIL HISTORIEN

En fait de Michelet, ce serait plutôt Ponson du Terrail frais émoulu d'un stage de journalisme à « *Charlie-Hebdo* » ! Le style ? Boursoufflé et jouant à la vulgarité du « *Père Duchesne* » avec toute l'élégance d'un piano désaccordé. La documentation ? Une compilation hâtive et brouillonne.

Manceron réussit à concentrer en lui tous les travers qui guettent d'ordinaire les autodidactes : il ne sait prendre aucune distance par rapport à l'événement, ni déceler les problèmes fondamentaux qui se posent à la France pré-révolutionnaire. Les cabotinages de Robespierre, la vérole de Mirabeau,

la guerre de tranchée de Beaumarchais pour faire jouer « *Le Mariage de Figaro* », voilà son horizon intellectuel. Ce tâcheron qui « sans balancer veut être le peuple » pour parler comme La Bruyère, est obsédé par la volière de la cour et de l'intelligentzia parisienne.

Et il contemple ces privilégiés avec toute la force du ressentiment au sens nietzschéen du terme. Il faut savoir que Manceron est un grand malade plus qu'à demi-infirmes à la suite d'une polyomélite, diabétique et atteint d'une gastrite chronique. Ces infirmités n'ont rien de déshonorant mais elles aigrissent le caractère. Elles ont mené Manceron à chercher, avec une délectation morbide, les tares physiques et mentales des puissants de la France pré-révolutionnaire. Dans le tome I, Louis XVI était traité de dégénéré, de « fin de race ». Dans le tome III, l'auteur jouit au spectacle du tsarévitch Paul en visite en France, atteint d'une calvitie précoce et à l'allure d'un « *Lapon camus à mouvements d'automate* ». Ce fâcheux travers, d'ailleurs, l'entraîne aussitôt à expliquer la genèse de la pré-révolution en France par des mobiles situés de préférence au-dessous de la ceinture.

UN POLYGRAPHE DU RESENTIMENT

Et surtout, ce ressentiment l'amène à un anti-catholicisme et anti-monarchisme quasi hystériques et dignes de « La Calotte ». Il est fielleux et haineux lorsqu'il parle des hommes d'église même lorsqu'il s'agit de Junipero Serra, le fondateur de Los Angeles dont il est pourtant bien obligé de reconnaître qu'il a protégé les Indiens des exactions des soldats espagnols. Il devient carrément odieux dès qu'il parle de Louis XVI. Cela le conduit à attaquer le Roi n'importe comment : sur sa politique étrangère par exemple, menée, paraît-il dans l'insouciance et l'incurie la plus complète. Manque de chance, ce domaine est peut-être le seul où Louis XVI est inattaquable : la façon dont, secondé par Vergennes, il a aidé les Etats-Unis à s'affranchir de l'Angleterre est, au contraire, supérieurement habile. Cet affaiblissement de la grande rivale de la France était digne de Richelieu ou de Mazarin et aurait peut-être permis à la France de recouvrer la suprématie

en Europe si la Révolution n'était venue tout gâcher. Mais de cela, Manceron n'a cure. Il préfère entonner des morceaux de bravoure du style « Deux mille morts pour le souper des diplomates » à propos de la bataille des Saintes qui, gagnée par l'Angleterre, lui permit de traiter avec les « Insurgents » sans faire trop figure de vaincue. Dans la bouche de l'apologiste de la Terreur et des guerres-boucheries révolutionnaires, le propos est plutôt savoureux !

Le même anti-monarchisme l'amène à promouvoir Necker à la dignité de grand réformateur et homme de la Liberté alors que Calonne est traité d'habile jongleur. Or, c'est Necker qui a jonglé avec les emprunts et la démagogie tandis que Calonne présenta, en 1786, un plan de réformes de l'Etat sérieux.

POSER LES VRAIS PROBLEMES

A la limite, la médiocrité quinte de ce polygraphe du ressentiment interdit à son ouvrage de jouer même le rôle de révélateur pour faire avancer l'étude des vrais problèmes. Car enfin, la fin

du XVIII^e siècle pose un problème passionnant pour les historiens et aussi pour nous, royalistes : quels étaient les blocages profonds de la société française ? Quelle « nouvelle donne » devait intervenir entre la noblesse et la bourgeoisie ? Le pouvoir royal devait-il se borner à canaliser les courants de pensée issus des Lumières en jouant le jeu d'un despotisme éclairé ? Devait-il, au contraire, tenter de contrebalancer l'emprise grossissante sur la société française de l'humanisme bourgeois et de la raison ratiocinante, qui mesure, pèse, numérote et exclut, en passant alliance avec les classes populaires ? Quelles circonstances conjoncturelles (le carcan de la cour) ou psychologiques (la timidité de Louis XV, l'irrésolution de Louis XVI) ont empêché la monarchie de jouer le rôle de levier d'une révolution de la fraternité à la fin du XVIII^e siècle ? C'est à ces questions que nous essaierons de répondre dans les prochains numéros. Et nous commenterons par les poser à un historien, un vrai celui-là, le professeur Chaunu.

Arnaud FABRE.

PHILIPPE
VIMEUX

LE COMTE
DE PARIS
OU LA PASSION
DU PRESENT

ENFIN

un livre sur

SA Pensee

SON ACTION

29F franco

BON DE COMMANDE A RETOURNER AU JOURNAL :

La Nouvelle Action Française - 17, rue des Petits Champs - 75001 Paris
NOM : _____ Prénom : _____
Adresse : _____

désire recevoir le livre « *Le Comte de Paris ou la passion du présent* » et verse pour cela la somme de 29 F (règlement chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de l'Institut de Politique Nationale).

la mauvaise humeur

pinerama

Personne ne se souvient l'avoir vu naître, même si les chroniques assurent que ce fut par une nuit de décembre 1891. Peut-être a-t-il toujours existé... En tous cas, les anciens affirment qu'il a toujours été là. Déjà maire en 1929 ; déjà député modéré en 1936. Et membre du **Conseil National** du maréchal Pétain. Puis député, toujours modéré. Ministre de la Quatrième, et ministre de la Cinquième. Reçu chez Pompidou, et encore invité au temps de Giscard... Les vieux du pays racontent qu'il employait toujours les mêmes mots, les mêmes expressions, tandis que seule changeait la forme du chapeau. Et, chaque fois, le bon peuple méditait ses maximes en serrant d'un cran sa ceinture.

En 1978, lorsque Mitterrand devient Premier ministre, « l'homme au petit chapeau » déclara à

l'hôtel Matignon que « pour vaincre l'inflation, il fallait empêcher les prix de monter ». Bouleversé par cette révélation, Jacques Attali dut garder quinze jours la chambre, avant de se convertir au libéralisme avancé.

En 1980, lorsque Robert Fabre devint Président de la République, le maire de Saint-Chamond estima que « la meilleure façon de faire des économies », sous les applaudissements de Georges Marchais, alors Ministre des Finances. En 1982, lorsque Jean-Marie Le Pen passa un week-end à l'Élysée à la suite d'une défaillance du système de vote électronique, « M. Confiance » — un mot qui commence mal — rappela que « plus on dépensait, moins on était riche », sous le regard approbateur de M. Hersant, Ministre de l'Information.

Lorsque, enfin, après bien des années de troubles, le petit teneur devint Président à vie de la République, une ère de paix, d'ordre et de profits commença dans notre pays trop longtemps éprouvé par un sort injuste. Chacun retrouvera sa place : les ouvriers en bas, les patrons en haut ; les Indépendants au pouvoir et les Communistes en prison.

Le vieux sage mourut en 2011, à l'âge de 120 ans. Les funérailles furent grandioses : sur les Champs-Élysées, le défilé fut ouvert par les chapeliers, précédant de peu les Indépendants, les paysans (en l'occurrence, des acteurs costumés de la Comédie Française) et les tanneurs. Venaient ensuite l'immense cohorte des épargnants, agitant des sébilles. Affaiblis par des années de privations, les ouvriers avaient du mal à porter les panneaux indiquant les objectifs

du 125° plan de lutte contre l'inflation. Le matin même, le toujours jeune ministre des Finances, Valéry Giscard d'Estaing, avait indiqué que le taux d'inflation « à trois chiffres (112 % par an) » n'était pas tolérable et ne serait pas toléré ».

Commença alors une émouvante veillée funèbre, unissant dans un même sanglot tout un peuple à celui que la télévision appelait l'Archétype du Patron, le Génial Tanneur de l'Occident, le Prototype du Français Modeste et Économe. Une tirelire fut déposée par les enfants des écoles dans le cercueil et une promotion de l'ENA adopta le nom du défunt tant aimé.

Ce fut plus grand et plus beau que pour Mao.

Et puis, le troisième jour, Antoine Pinay ressuscita.

B.L.

images

un type comme moi

ne devrait pas mourir

A quoi rêvent les jeunes cadres lorsqu'ils sentent la jeunesse doucement s'envoler ?

La quarantaine est là, qui presse, le bureau tous les matins avec sa machinerie IBM réglée comme papier à musique, les dactylos aux ordres, et les chers collaborateurs avec leurs placements à la hausse et à la baisse. Tout de même cette vie de c... Et dans quelques sept mille journées de cet acabit, il faudra bien mourir. Couplet Wolinski : je ne veux pas mourir idiot.

Alors, si l'on faisait un peu les fous. Laissez tomber les mines chiliennes. Investissez-moi dans le chocolat. Chérie, je m'fais la malle. On est bien dans une bagnole, à saucissonner tout seul. J'y suis en permanence à la disposition des chers collaborateurs, de ma femme, de ma mère... Le reste du temps, je joue du violon, moi, Léopold Bloom.

Léopold, ça va mal, il faudrait le présenter à la copine psychologue. Elle en a guéri de plus dingues que lui. — Laisse ta place que je m'y mette, psi de mon cœur, t'es plus dingue que moi. — Dis, c'est vrai ce que tu dis là !

Et puis, cette bagnole, y en a marre. Je la conduis au ferrailleur.

Dites, m'sieur, pourriez pas la réduire un peu ? — Il est dargeot, ce mec... Contremaître, y a un mec qui veut bazarder une bagnole super. On appelle les flics.

— Allez, mon ami, rentrez calmement chez vous. — J'ai rencontré un flic sympa.

Oui, tout est de ce style, gentiment loufoque, farfelu, comme un rêve de jeune cadre qui craque, et fait un joli paquet de ses nostalgies. Mais pour finir, il faut bien rentrer à la maison avec sa petite femme qui est quand même très chouette. C'est ce qu'on a de meilleur au monde. On ne peut pas jouer tous les jours à avoir dix huit ans. Tiens, minette, prends ce parapluie, et va jusqu'en ton Thibet, poursuivre une route qui n'est plus de mon âge. Vogue la galère et cette nouvelle génération qui porte nos espoirs, nos fantaisies et notre liberté.

Voilà la blquette en deux mots. Rien de sérieux, toute en drôleries, en gags légers. De menus remous dans un bassin, des ronds, mais un tout petit instant, l'espace d'un quart de clin d'œil, une nostalgie, un coin noir, un gouffre de

rien où passe un zeste de l'angoisse du Monde, et, surtout, une idée de vide. On ne dira pas béant, parce que ça vous aurait un poids métaphysique. Ce serait trop pesant, trop sérieux.

Un collègue, plutôt gauchiste, a fait la morale à Michel Vianey, l'auteur du film. « De la difficulté d'être au désir profond d'un changement de société, l'écart est grand ». Certes, oui. Cette nouvelle « rêveuse » bourgeoisie n'ira pas très loin au-delà dans son désir de révolution. Elle gardera

son fric, ses appartements, ses bedaines, avec son gentil cœur à gauche.

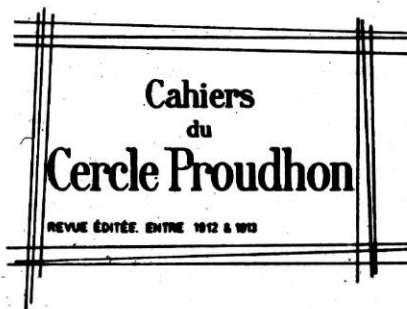
De politique, il y a fort peu là dedans. Des pensées légères, légères. Une soirée à vous attendrir. Folon en acteur n'est pas si mal ; Francine Racette a son joli sourire. Mort Schuman, Bernadette Lafont, jouent fort bien leur bout de partition. Mais diable, pourquoi ce sentiment d'échec, de vacuité. Une génération décidément perdue ?

Michel DOHIS.

une réédition attendue

« Ces Cahiers que tout militant voudra avoir désormais dans sa bibliothèque » (Gérard Leclerc).

Commande au Centre d'Études de l'Agora, 29, av. Trudaine, 75009 Paris. Prix 60 F (franco 65 F). Versements à l'ordre de F. Fleutot : C.C.P. Paris 22.161.92 K.



la n.a.f. en mouvement

collectif naf-université

Le n° 9 de la NAF-U vient de paraître. Il aborde le problème des subventions gouvernementales aux syndicats étudiants, ouvre un dossier sur les gauchistes, entame le débat sur l'énergie nucléaire. On trouvera également, dans ce numéro, un manifeste des étudiants royalistes, un compte-rendu de la session des Aubiers et des détails sur le futur « Lys rouge ». Nous demandons à tous les jeunes royalistes de s'abonner à NAF-U très rapidement.

Abonnement 6 francs (soutien 20 F) pour 4 numéros de 8 pages plus les numéros spéciaux réservés aux seuls abonnés. C.C.P. NAF 193-14 Z Paris.

région parisienne

Le responsable de la propagande pour la Région parisienne tient une permanence tous les soirs dans les locaux du journal de 18 heures à 20 heures. Avec lui, vous pourrez étudier la meilleure façon de participer à la propagande de la N.A.F. cette année.

mercredis de la naf

Reprise des réunions le mercredi 13 octobre dans les locaux du journal (17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris - 4^e étage). A partir de 19 heures, discussion libre et amicale autour d'un buffet. à 20 h 30 début de la réunion.

opération kiosques

Ça démarre et ça démarre bien. En quinze jours, le total des sommes recueillies a dépassé les 9 000 F, soit en souscription (8 010 F), soit en abonnement de propagande (1 200 F). Nous donnons ici la première liste des donateurs en les remerciant d'avoir réagi aussi rapidement. Que les autres lecteurs ne tardent pas : c'est le 30 octobre que nous prendrons notre décision, pour cette date, il nous faut avoir recueilli 30 000 francs nouveau pour que, dès le début novembre, notre journal soit mis en vente dans les kiosques de la région parisienne.

Est-il utile de rappeler l'importance de cette étape pour le développement de la NAF ? Si nous gagnons ce pari, nous allons pouvoir nous faire connaître d'un public beaucoup plus vaste que par le passé, conquérir de nouveaux abonnés, multiplier notre audience. Mais pour tout cela, il faut que la souscription atteigne son objectif et cela dépend de vous.

Yvan AUMONT.

C.C.P. Envoyez vos versements à l'ordre de la NAF - C.C.P. 193-14-Z Paris, en précisant « Opération NAF en kiosques ».

1re liste de souscriptions

Mme Talneau 290 F - C. Teissier 20 F - Dr Garnier 30 F - F. Charriol 30 F - Anonyme Chatou 180 F - Anonyme Angers 30 F - Xicluna 180 F - Soumagne 30 F - Saint-Paul 30 F - Une royaliste de toujours 30 F - R. Wallon 30 F - Anonyme Essone 10 F - Anonyme Nantes 180 F - F. Aimard 139 F - J.-L. Liez 10 F - Anonyme Cotes du Nord 150 F - Anonyme 19^e 30 F - J.-L. Legoux 80 F - Anonyme Guadeloupe 60 F - P. Isambert 200 F - Anonyme Gers 30 F - Saint Blancard 20 F - J. Ebstein 80 F - C. Teissier 30 F - J.-C. Auberger 10 F - Anonyme Gironde 10 F - Anonyme Rhône 32 F - Anonyme Val de Marne 20 F - Anonyme Pessac 10 F - Un instituteur 190 F - Mme Recurt 100 F - A. Langlois 100 F - Ch. Girard 20 F - Anonyme Oise 50 F - Anonyme 7^e 11 F - Anonyme 2^e 115 F - Bordeaux 130 F - M. Desaubiaux 30 F - J.-C. Defrance 50 F - M. Giraud 70 F - Anonyme

Versailles 48 F - Ph. Humeau 30 F - P. Lecohu 200 F - J.-P. Patin 12 F - D. Rigollot 30 F - Duquesnoy 10 F - D. Gestat de Garambé 50 F - J.-J. Bimont 80 F - G. Douau 30 F - F. Mirc 100 F - P. Erre 10 F - Mme Boscardin 20 F - Anonyme Reims 53 F - Dr Navaranne 52 F - Un artisan du Morbihan 10 F - Ancien harki 30 F - M.-P. Tricot 30 F - Du Roy de Blicquy 100 F - J. Remacle 40 F - Ph. Lejay 10 F - A. Vaugrente 10 F - Ph. Stock 65 F - Dr Cayotte 200 F - J.-P. Bouis 200 F - A. Hily 250 F - J. Chazal 150 F - S. Lambert 200 F - P. Bonte 500 F - M. Hemard 170 F - R. Amosse 320 F - P. Boillon 150 F - M. Poirier 150 F - P. Botreu 43 F - B. Poilans 40 F.

Total de cette liste : 8 010 F.
Total des sommes reçues au titre des abonnements de propagande : 1 200 F.

Total général : 9 210 F.

bretagne

Permanence au local de la Fédération Royaliste bretonne tous les mercredis à partir de 18 heures, 16, rue de Châteaudun, 35000 Rennes. Les lecteurs désireux d'aider à la propagande de la N.A.F. sont priés de venir prendre contact.

lorraine- alsace

Une session d'études se tiendra les 9 et 10 octobre prochains près de Gérardmer (Vosges). Les lecteurs de la N.A.F. de l'Est de la France, désireux d'approfondir leurs connaissances et de rencontrer les responsables locaux et nationaux du mouvement, sont invités à y participer. Tous renseignements pratiques auprès de Mme Denis, 4, rue Pasteur à Epinal - tél. : (29 82.24.23).

rhône

Nous demandons à tous nos lecteurs, soucieux de promouvoir la N.A.F. dans la région lyonnaise et désireux de nous aider, de bien vouloir nous écrire. Nous les mettrons en contact avec le nouveau responsable local.

nord pas-de-calais

Les activités de la section reprennent. Les sympathisants et lecteurs de la N.A.F. sont invités à prendre rapidement contact. Notez la nouvelle adresse : 27, rue des Fossés, Lille et le nouveau numéro de téléphone (20) 54.84.05.

bulletin d'abonnement

Les abonnés de la N.A.F. reçoivent en supplément, « La lettre de la N.A.F. », publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (25 F), 6 mois (45 F), un an (80 F), de soutien (150 F (*)

NOM : Prénom :

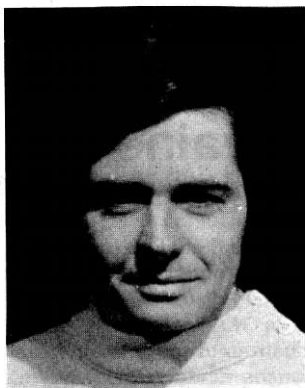
Adresse :

Profession : Année de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

C.C.P. NAF 193-14 Z Paris

naf 17 rue des petits champs 75001 PARIS



par
bertrand
renouvin

lutter contre l'inflation

Les hasards du calendrier font que ce numéro sera composé à l'heure où M. Barre rendra public son plan contre l'inflation. Il serait évidemment dangereux de le juger avant toute déclaration officielle, malgré les informations qui filtrent depuis plusieurs jours. Si jamais le gouvernement avait préparé une arme secrète...

Il faut l'espérer, car les rumeurs concernant les mesures adoptées ne permettent pas de penser que l'imagination a « enfin » pris le pouvoir, à la fin du mois d'août : augmentation de la vignette, freinage de la progression des revenus, mesures de « moralisation » fiscale laissant croire que cette fois les riches vont payer, tout cela a été fait à de trop nombreuses reprises pour qu'on puisse encore espérer. Si le plan anti-inflation confirme les rumeurs de ce début de semaine, nous pouvons être sûrs que rien de fondamental ne changera dans les structures économiques, dans les mécanismes financiers et la répartition des ri-

chesses. Après un bref répit payé de gros sacrifices — pour certains — les prix continueront de monter. Pourquoi ?

FAIRE PAYER LES SALAIRES ?

Parce que l'Etat ne peut ni ne veut s'attaquer aux racines de l'inflation. Il préfère, parce que c'est plus facile, faire de nobles discours sur l'austérité, organiser de grossières opérations psychologiques avec l'éternel Antoine Pinay, et s'en prendre finalement aux mêmes catégories de salariés — victimes habituelles de la prétendue « lutte contre l'inflation ».

Faire payer les salariés. N'est-ce pas nécessaire puisqu'on dit que les salaires « poussent » les prix ou, plus rigoureusement, que la demande est trop forte par rapport à l'offre de biens et de services ? C'est vrai : l'inflation naît d'un déséquilibre entre l'offre et la demande globales. Encore faut-il savoir qui est à l'origine de ce déséquilibre, et quels sont les mécanismes qui l'entretiennent... Chacun a bien sûr sa théorie, à tel point qu'on a vite fait de se perdre dans l'énumération des types d'inflation (« par les coûts », « par les structures » etc...) en perdant de vue les principaux facteurs de la hausse des prix :

— **D'abord l'Etat**, doublement bénéficiaire de l'inflation comme **percepteur de la TVA**, qui augmente avec le prix des produits, et comme **emprunteur** puisque l'érosion monétaire amoindrit régulièrement la dette publique. Ce qui permet à l'Etat de tenir un certain nombre de promesses électorales, grâce au décalage entre le moment où les sommes sont versées : entre temps, la TVA (donc le consommateur) a rempli les caisses, tandis que le Trésor public faisait de belles économies sur le dos des épargnants. Comment ces derniers ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils sont tout bonnement volés, par les banques comme par les caisses d'épargne, puisque la rémunération de leurs dépôts est moins forte (parfois de moitié « là où est l'écureuil ») que le taux d'inflation ?

Que le gouvernement balaie donc devant sa porte, au lieu de voler les gens et de faire supporter aux consommateurs le poids de ses largesses.

FRAIS GENERAUX

— **Les entreprises privées ensuite**, et pas seulement la masse salariale ! C'est trop facile d'attribuer l'inflation par les coûts à l'augmentation des salaires, en oubliant les autres éléments qui composent le prix d'un produit. Les matières premières entrent bien sûr dans ce prix, et il est vrai que leur hausse, depuis deux ans, a été un facteur d'inflation « importée » — tout comme les variations monétaires qui, actuellement, renchérissent de 20 % le prix des produits américains et allemands.

Mais il y a aussi les « frais généraux » qui viennent augmenter le prix de vente et donc alimenter l'inflation. En effet, en même temps que son produit, le consommateur paie les intérêts des emprunts de la firme, les voitures et les déjeuners en ville de ses dirigeants, les chasses en Sologne et les voyages de ces messieurs. Sans compter les pots de vin versés par l'entreprise. Quand on sait cela, peut-on se résigner à voir taxer lourdement les salaires, alors que leur augmentation n'est que la conséquence des pratiques actuelles ?

SOCIALISME ?

— **Les riches enfin**. Sans démagogie aucune, il faut souligner que la consommation de luxe favorise l'inflation. Résidences secondaires, piscines, bateaux de plaisance, somptueuses voitures étrangères, tout ce qu'une certaine bourgeoisie étale avec complaisance représente une masse importante d'argent gaspillée dans des investissements peu productifs.

On rétorquera que l'argent des riches fait vivre de nombreux travailleurs. Peut-être. Mais les matériaux utilisés auraient été plus utiles dans des constructions productrices de richesses et de nombreux emplois. Le ciment qu'on affecte aux ports de plaisance est perdu pour les barrages ou coûte plus cher à l'E.D.F. puisqu'il y a déséquilibre entre l'offre et la demande. Sans oublier que beaucoup d'équipements luxueux sont consommateurs de matières premières rares, qui doivent être importées à grands frais. D'où une aggravation du déséquilibre de notre balance commerciale.

L'inégalité sociale est donc génératrice d'une inflation qui pèse surtout sur les moins favorisés. Volés dans leur épargne, lésés comme consommateurs, exposés au chômage à cause d'investissements peu productifs, ils doivent encore supporter des « plans anti-inflation » qui n'affectent guère les riches malgré de prétendues mesures de « moralisation ».

La justice sociale demande beaucoup plus que des recettes éculées et des exhortations au sacrifice... des autres. Si l'on veut s'attaquer aux racines de l'inflation, il faut remettre en cause le système actuel du crédit (le crédit à la construction est aujourd'hui abusif et détourne de l'investissement productif des sommes considérables), il faut supprimer tous les « frais généraux » qui camouflent de scandaleux privilèges, instituer un impôt sur le capital même si cela présente de réelles difficultés techniques, imposer beaucoup plus lourdement les signes extérieurs de richesse.

On dira que ces quelques mesures aboutissent au socialisme. Ce mot recèle trop de pièges. Faute de l'employer, pourquoi ne pas tenter de réaliser l'espérance de justice qu'il renfermait lorsqu'il est né ?

Bertrand RENOUVIN.